

Mishima ou l'extase de la mort

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 28 février 1981)

Yukio Mishima. *La Mer de la Fertilité*, en 4 vol. (*Neige de printemps*, *Chevaux échappés*, *Le Temple de l'aube* et *L'Ange en décomposition*), Gallimard.

Marguerite Yourcenar. *Mishima ou la vision du vide*, Gallimard, 124 p.

John Nathan. *La vie de Mishima*, Gallimard, 315 p.

Ivan Morris. *La Noblesse de l'échec, héros tragiques de l'histoire du Japon*, Gallimard, 295 p.

Le 25 novembre 1970, l'un des plus grands écrivains du Japon moderne se donnait la mort, dans la force de l'âge après une tentative théâtrale de coup d'État. Yukio Mishima n'avait que 45 ans, mais déjà une œuvre abondante derrière lui. Deux ans auparavant, il avait failli de peu devenir le premier prix Nobel japonais : honneur échu finalement à Yasunari Kawabata, son mentor littéraire. Aujourd'hui, dix ans après son suicide rituel (seppuku), le cheminement peu ordinaire de Mishima hante encore assez les esprits pour susciter une floraison de livres. Coup sur coup, Gallimard, son éditeur français, vient de publier la tétralogie qui constitue sa dernière œuvre romanesque et qu'il a voulu comme la somme de ce qu'il voulait dire ; une biographie écrite par son traducteur américain, John Nathan ; un essai de Marguerite Yourcenar, et un autre d'Ivan Morris, consacré aux « héros tragiques de l'histoire du Japon » et dédié pertinemment à Mishima.

Donc, dans l'après-midi du 25 novembre 1970, le Japon et le monde apprenaient avec stupeur que l'écrivain Yukio Mishima s'était ouvert le ventre et fait décapiter selon le rite samouraï du seppuku. Avec quelques jeunes gens d'un groupe paramilitaire qu'il avait mis sur pied quelques années auparavant, il avait pris un général en otage et tenté de soulever la troupe. Il voulait la restauration d'un Japon héroïque, dirigé par un empereur rétabli au rang des dieux. Il savait bien que sa tentative était vaine, qu'il courait au devant de la mort, mais c'était précisément cela qu'il désirait, qu'il préméditait depuis des années : mourir en héros, en guerrier. Le sabre à la main, plutôt que la plume. Et pourtant il avait été un littéraire jusqu'en sa dernière nuit, où il avait mis le point final à sa tétralogie. Depuis sa prime adolescence, avec une régularité bénédictine, l'écriture avait dévoré ses nuits. Il comptait à son actif 40 romans, 18 pièces de théâtre (toutes représentées), 20 recueils de nouvelles et autant d'essais. Il avait été proposé trois fois pour le prix Nobel. Et le 25 novembre 1970, peu après midi, dans le bureau d'un général de division à Tokyo, cette tête mondialement reconnue et acclamée roulait sur le plancher, coupée net par une lame d'acier. Qu'en faut-il comprendre ? Est-ce l'attrait du vide, comme le propose Marguerite Yourcenar ?

Mishima, de son vrai nom Kimitaké Hiraoka, naquit à Tokyo le 14 janvier 1925, dans une famille de classe moyenne, promue depuis quelques générations. Son grand-père, d'humble ascendance, avait été gouverneur de Sakhaline, mais sa grand-mère descendait d'une illustre famille samouraï. Elle ravit à sa mère le petit Kimitaké dès sa naissance et l'éleva en serre chaude, avec une jalousie féroce, comme si elle voulait le marquer du sceau des nobles Nagai dont elle était issue. Écartelé entre mère et grand-mère, le futur Mishima se réfugia très jeune dans un monde imaginaire, qui devint sa réalité. Sevré d'exercice et de grand air, il se retrouva à douze ans frêle et timide ; mais il écrivait déjà des récits et des poèmes. Il devint vite une des gloires littéraires de l'aristocratique Collège des Pairs, où on l'avait admis malgré ses origines roturières. Entre-temps, le Japon était entré en guerre. Cela devint une cause d'exaltation pour l'adolescent fiévreux qu'était Mishima. Il se prit d'admiration pour les kamikazes, les fameux pilotes-suicide, en qui il voyait l'incarnation de la beauté nippone. Appelé sous les drapeaux au début de 1945, il fut jugé, pour des raisons de santé, inapte au service. Il exprima plus tard son regret d'avoir ainsi échappé à une mort glorieuse. Tôt chez lui l'attrait de la mort s'était développé, lié à une sorte de ravissement érotique et esthétique. Il aima l'état de guerre parce qu'en imposant de vivre constamment avec la mort, elle se trouvait, selon lui, à exalter la vie. Plus encore, il ressentit dans le Tokyo en flammes de la défaite une âpre correspondance avec l'apocalypse personnelle qu'il recherchait. De là sa déception croissante de « l'état de paix » qui s'ensuivit, de

l'occupation américaine et de l'occidentalisation qu'il entrevoyait comme l'avilissement graduel des valeurs japonaises.

Pourtant il a donné lui-même avec une certaine avidité dans cette occidentalisation, fréquentant les boîtes américanisées d'après-guerre – mais toujours avec sa discipline caractéristique, il ne buvait ni ne fumait, et rentrait avant minuit – s'abritant, se vêtant et vivant à l'occidentale. Devenu un auteur à succès, il se fit construire une maison avec tout le confort occidental, proclamant qu'il voulait s'asseoir « sur un mobilier rococo, en blue-jeans et en chemisette hawaïenne ». Il n'en était pas à une contradiction près. Déjà la reconnaissance de l'aveu de ses pulsions homosexuelles dans *Confession d'un masque* (1949) s'accordait plus ou moins avec le mariage qu'il choisit de contracter neuf ans plus tard. Voulut-il par là complaire à ses parents et asseoir sa respectabilité, comme le suggère Nathan. Quoi qu'il en fût, il réintégra là, inconsciemment ou non, l'écartèlement affectif de son enfance entre deux femmes : cette fois, la mère et l'épouse. Quant à son homosexualité, il la couvrit du manteau de Noé. Son biographe américain, qui l'a bien connu et a interrogé ses proches et connaissances après sa mort, n'a obtenu que de vagues allusions à ce sujet, de sorte qu'il en est réduit lui-même à des spéculations. Mishima avait cependant déjà confié qu'il avait ressenti son premier émoi sexuel en voyant le tableau de Reni montrant saint Sébastien percé de flèches. Avait dû se créer dès ce moment, entre douleur, mort et jouissance, un lien synaptique que la vie allait sans cesse renforcer jusqu'à l'auto-immolation suprême. Évidemment, la complexité de Mishima ne se résout pas à cela. Il reste qu'il s'est complu à jouer les violents au cinéma (*Un dur*, de Masumura, en 1970), à monter pour le théâtre et l'écran des scènes d'éventrement et de décapitation (qu'il décrivait d'ailleurs minutieusement dans ses récits) et à se faire photographier, quelques semaines avant sa mort, dans diverses poses suggérant la douleur du trépas et notamment en saint Sébastien percé de flèches. La boucle extatique était bouclée.

Le côté fascinant de Mishima, c'est la détermination froide, la volonté inébranlable avec laquelle il a préparé sa mort, de longue main. Il en a fixé le jour, l'heure et les circonstances plusieurs mois à l'avance. Il a dirigé son destin comme son oeuvre littéraire. En même temps qu'il créait des personnages et des situations fictives, il se bâtissait un corps par la culture physique. Demiurge de lui-même, il a voulu se créer et se détruire comme il l'entendait. Mais le revers, le côté gênant, c'est le fascisme plus ou moins déguisé dans lequel il a drapé son suicide. Convaincu que le Japon se déculturait sans retour, il en jetait de plus en plus le blâme, dans ses dernières années, sur la démocratie à l'occidentale, la déchéance de l'empereur (devenu simple mortel) et les entraves posées au réarmement du Japon : à ses yeux, symboles odieux de l'asservissement dans lequel était tombée la patrie des valeureux samouraïs. Après s'être donné un dur entraînement militaire, il mit sur pied un groupe paramilitaire d'élite, qu'il appela la Société du Bouclier. Il entendait que celle-ci fût le fer de lance des antiques vertus du Japon, pour s'opposer *manu militari* à l'envahissement de la gauche et éventuellement se sacrifier en groupe pour défendre l'empereur, sans qui, selon lui, « les Japonais ne peuvent finalement préserver leur identité ». Il escomptait des affrontements avec la gauche, mais ceux-ci ne se produisirent pas. Pour réaliser quand même sa « mort glorieuse », l'écrivain se rabattit sur des méthodes terroristes, dont Marguerite Yourcenar souligne assez le caractère détestable – même si elle laisse échapper une pointe d'admiration pour les qualités athlétiques de Mishima, rappelant par là la célébration qu'elle faisait jadis d'Hadrien.

« Quand je revis en pensée les vingt-cinq dernières années, disait Mishima en 1969, leur vide me remplit d'étonnement. » Ce sentiment du vide, de l'illusion de la vie, il l'a mis au coeur de son testament littéraire *La Mer de la Fertilité*, qu'il a écrit de 1965 à 1970. Cette suite romanesque en quatre volumes s'étale sur autant de générations, avec en filigrane les transformations du Japon au cours du siècle. Entre deux jeunes amis penchés en 1912 sur une photo de la guerre russo-japonaise et dont l'un, Kiyooki, mourra à vingt ans en essayant désespérément d'arracher son amante au cloître, et l'autre, Honda, vivra jusqu'à quatre-vingt en connaissant tous les avatars du siècle, la différence au bout du cycle se résout à rien. Hanté à toutes les étapes de sa vie par des réincarnations de son ami, Honda au bord de la mort retrouvera le chemin du monastère pour aller voir l'ancienne amante de Kiyooki, devenue une abbesse octogénaire. Interrogée, celle-ci prétend n'avoir jamais connu de Kiyooki, et ainsi ce qui a hanté toute sa vie Honda perd soudain la consistance du réel, prend le flou du rêve. « S'il n'y avait pas Kiyooki, se demande avec angoisse Honda,

peut-être n'y a-t-il pas eu moi. » Il se retrouve devant le ciel vide, comme la Mer de la Fertilité, ce cratère aride de la lune, miroir aux alouettes. C'est sur ce gouffre que Mishima met fin à sa fois à son oeuvre et à sa vie.

Le vide existentiel de Mishima peut cependant se définir comme un mal romantique, la nostalgie de la grandeur et de la générosité dans un siècle où le nivellement se fait vers le médiocre et le bas. Mishima s'est inspiré jusqu'à l'intoxication de la geste des anciens samouraïs qui, comme le montre Ivan Morris, prenaient figure de héros dans l'échec et la mort. Il en fut ainsi du prince Yamato Takeru, au IV^e siècle, jusqu'aux officiers putschistes, qui se firent hara-kiri en 1936. Chose étonnante, Morris relève le mélange de férocité et de délicatesse qu'on retrouvait chez les samouraïs, où la poésie était cultivée de pair avec les arts martiaux. La littérature et l'action n'ont jamais été considérées de façon antithétique au Japon.

Enfin, parmi la foule de questions que le cas de Mishima soulève, son suicide s'inscrit dans une problématique universelle. Le nivellement de la planète, le tassement des cultures poussent de plus en plus d'écrivains et d'intellectuels au désespoir. Le vide devant lequel s'est retrouvé Mishima est peut-être somme toute celui d'une écriture reliée à un monde que balaie inexorablement la révolution télévisuelle. Il est symptomatique que Kawabata se soit à son tour ôté la vie, un an après Mishima. On pourrait citer d'ici et d'ailleurs bien d'autres exemples. Mais la révolution télévisuelle n'abolit pas l'énigme de la vie et de la mort, elle ne fait que la déplacer. Dans le déluge des images, le sphinx demeure.